

MARCHÉ DE L'ART

« La Bourguignonne », un Modigliani inédit, en vente



© DROUOT.

Mardi, c'est une vente exceptionnelle qui aura lieu à l'Hôtel Drouot à Paris. L'étude Giquello présente avec la vente *Tentation 1* un catalogue réduit à seulement 17 lots. Tous exceptionnels, la pièce maîtresse est un tableau inédit d'Amedeo Modigliani (1884-1920), exécuté en 1918. Conservée au sein de la même collection, elle fait pour la première fois son apparition sur le marché. Un événement puisque seulement cinq des toiles du maître italien ont été adjudgées aux enchères en France depuis 1990 et aucun de ses tableaux n'a plus été vendu chez Drouot depuis 1996. Le tableau a été vendu dès 1918 par Léopold Zborowski, marchand d'art en charge de la carrière de l'artiste, au collectionneur et mécène Roger Dutilleul (1872-1956) pour 250 francs français. Si la collection Roger Dutilleul et celle de son neveu sont à l'origine du LaM, musée lillois d'art moderne, brut et contemporain, cette toile-ci est restée auprès des héritiers. *La Bourguignonne* est estimée de 6 millions à 8 millions d'euros. J.H.

INDE

Catastrophe ferroviaire : au moins 120 morts et 850 blessés

Au moins 120 personnes ont été tuées et plus de 850 blessées dans une catastrophe ferroviaire ayant impliqué trois trains, dont deux de voyageurs, dans l'est de l'Inde. Sur des images diffusées par des chaînes de télévision, on peut voir des compartiments déchirés, des amas de métal tordu et des taches de sang ainsi que des dizaines de passagers allongés à côté des voies sur le lieu du drame, près de Balasore, à environ 200 kilomètres de Bhubaneswar, la capitale de l'Etat d'Odisha. Amitabh Sharma, le directeur des chemins de fer indiens, a déclaré que les deux trains de voyageurs avaient été « activement impliqués dans l'accident ». Le troisième train, un convoi de marchandises, qui stationnait sur le site où s'est produite la tragédie, a également été (impliqué) dans l'accident, a-t-il ajouté sans fournir d'autres détails. « Au dernier comptage, nous avons plus de 120 morts et ce chiffre augmente car il y a de nombreux blessés graves, des blessures à la tête », a expliqué à l'AFP Sudhanshu Sarangi, le directeur général des services de lutte contre les incendies de l'Etat d'Odisha. « Un événement très triste et les perspectives ne sont pas bonnes », a-t-il ajouté. Un haut représentant du gouvernement régional, Pradeep Jena, a pour sa part précisé qu'environ 850 personnes avaient été admises dans les hôpitaux. De nombreux passagers pourraient en outre avoir été pris au piège sous les carcasses métalliques de wagons et les responsables officiels redoutent que le nombre de morts ne soit plus élevé. Un survivant a déclaré à des journalistes qu'il dormait lorsque la catastrophe est survenue et qu'il s'était réveillé pour se retrouver sous une douzaine d'autres passagers, avant de ramper hors de son compartiment avec seulement des blessures au cou et au bras. AFP

SANTÉ

Stigmatisation et maladie des patients psychiatriques

Fou, dangereux, fainéant... Malgré la libération de la parole et la désinstitutionnalisation des soins, de nombreux clichés collent à la peau des personnes en souffrance psychologique. Des stéréotypes qui conduisent à l'auto-stigmatisation des patients, non sans risque pour l'accès aux soins.

CHARLOTTE HUTIN

Peut-être que le film pourra très modestement contribuer à changer un peu le regard que l'on porte sur ces personnes. Avec *Sur l'Adamant*, Ours d'or lors de la dernière Berlinale, Nicolas Philibert entendait montrer un autre versant de la psychiatrie moderne, loin des portes fermées à double tour des hôpitaux psychiatriques. En filmant ce centre de jour en plein Paris, le réalisateur donne aussi un visage plus humain à la maladie mentale. Des visages et des vécus plutôt que des étiquettes qui portent les noms de schizophrénie, trouble bipolaire, psychose et dépression.

«Aujourd'hui encore, la stigmatisa-

tion à l'encontre des personnes atteintes d'un trouble psychologique reste importante dans notre société», estime Jean-Christophe Leroy, directeur de Positive Minders, une association à l'origine des Journées de la schizophrénie. Cette stigmatisation est liée à la peur de la différence, ainsi qu'aux nombreux stéréotypes et préjugés qui entourent la maladie mentale. « Il y a à la fois une forme de fascination et de rejet », ajoute Pierre Oswald, psychiatre et chef de service au Centre Hospitalier Jean Titeca. « On aime bien regarder les films d'horreur parce que ça fait peur et que ça pourrait nous arriver, mais on préfère les laisser sur l'écran. C'est un peu le même mécanisme qui se produit pour la maladie mentale. On greffe les malades de

stéréotypes pour les mettre à distance et ainsi espérer que ça ne nous arrive pas. »

Problème d'accès aux soins

Les films et autres productions culturelles ont largement contribué à véhiculer une image déformée des pathologies psychiatriques. On pense évidemment à *Shutter Island* de Martin Scorsese qui lie la maladie mentale aux comportements violents à l'égard d'autrui. A *Black Swan* de Darren Aronofsky qui perpétue l'association faussée entre schizophrénie et double personnalité. Une enquête menée auprès d'internes et de psychiatres français a d'ailleurs montré que, pour 80 % des sondés, les représentations au cinéma de la schizophrénie étaient majoritairement

accompagnement Aux Héliotropes, on prend le temps pour

REPORTAGE

PATRICE LEPRINCE

Une petite bulle d'oxygène dans un décor champêtre. Bienvenue à Incourt, au centre thérapeutique « Les Héliotropes » où l'on a fait le choix d'un accompagnement personnalisé et constant pour les six patients pris en charge par l'association. Un travail minutieux, le centre ne peut donc accueillir qu'un nombre limité d'hôtes. Sur quels critères ? L'ASBL prend en charge des adultes dits à double diagnostic. « Qui ont, d'une part, une déficience intellectuelle et, d'autre part, des troubles psychiatriques. Et ou de comportement. Et ou de l'autisme, développe le docteur Gaëtan Hourlay, le responsable médical des Héliotropes. Notre particularité est aussi d'accueillir celles et ceux qui ne trouvent pas de place ou qui ont été exclus à plusieurs reprises. Ce n'est pas tellement un critère clinique ou médical mais plutôt social au sens large », poursuit le psychiatre.

Sur les murs, trônent les tableaux, souvent magnifiques, peints lors des ateliers. Une toile campe aussi sur la table de la salle à manger. De l'art ? Non, un écran derrière lequel prendra place Aurélien (prénom d'emprunt comme celui de tous les autres patients cités) qui supporte mal de croiser le regard des autres. Les précautions sont de rigueur pour éviter tout incident d'autant plus qu'aujourd'hui, Bruno, un petit nouveau, fait sa deuxième apparition dans le centre en vue de son intégration future. « La journée pourrait être difficile et il faut éviter qu'ils se surstimulent les uns les autres », explique Nathalie Delvenne, la directrice du centre.

L'un après l'autre, les pensionnaires font leur apparition en ce lundi matin. Déposés par leurs proches, ils sont accueillis par l'équipe d'éducateurs. Petite collation et passage en revue du planning du jour composé d'images pour faciliter la compréhension de chacun. « Cela nous permet de faire un petit topo pour savoir comment s'est passé le week-end et échanger quelques informations, c'est le petit rituel du matin », explique Jacqueline, une éducatrice.

Ni sanction ni mise à l'écart

Née en 2010, l'ASBL a été créée par une famille confrontée au phénomène d'exclusion pour leur enfant souffrant de troubles sévères du comportement. « Dans nos ateliers, nous offrons un maximum d'outils et de matériaux pour travailler la psychomotricité fine ou globale », reprend la directrice. Mais aussi le vivre-ensemble. « C'est le plus compliqué. Souvent, le problème majeur,

c'est l'autre. En jouant un jeu de société par exemple, mine de rien, on essaie de tisser des liens pour mettre en place une stratégie d'apaisement pour prévenir ou éviter les crises sans jamais passer par la sanction ou la mise à l'écart. »

C'est que chaque pathologie se manifeste de manière singulière « il faut trouver comment on peut nouer le contact et quels sont les points à travailler sachant que tout cela évolue dans le temps », pointe Gaëtan Hourlay. Les symptômes sont également pris en compte. « Nous avons eu un Monsieur qui donnait beaucoup de coups de pied. On lui a proposé de peindre pieds nus et, je ne sais pas vous expliquer pourquoi mais il n'y a plus eu de coups de pied », poursuit la directrice.

Avec neuf éducateurs dont trois à temps plein, la tâche est aussi ardue que constante. « On est quasiment en un pour un pour l'accompagnement des patients. Cela nous permet de rester focalisés sur le travail à faire avec eux alors que dans certaines institutions les éducateurs sont débordés et n'ont pas forcément l'occasion de prendre le temps. De regarder les cartes de train de Bruno ou de partager un moment avec John, qui aime rester dehors, dans le bac à sable... », avance Charles tout en préparant des posters qui serviront à convaincre John de participer à la séance de peinture. « Cela permet d'attirer son attention, avec des films qu'il aime comme *Roi Lion*, *Tarzan* ou *Spiderman*. Je colle des photos et ensuite, il vient tracer quelques traits dessus. On ne recherche pas l'esthétique, le principal étant de le laisser s'exprimer et que ces traits symbolisent ce qu'il a envie de voir, qu'il s'agisse de sang ou d'avions qui explosent, sans devoir le forcer à quoi que ce soit. On essaie toujours de cibler nos activités en fonction du patient. On ne va pas traîner quelqu'un par les pieds vers un atelier qu'il n'aurait pas envie de faire, au risque de déclencher une crise. »

« Grâce aux observations réalisées, on arrive à un décodage de plus en plus fin des uns et des autres, ajoute Jacqueline. Et en fonction de cela, on essaie de mettre en place des stratégies d'apaisement et d'anticipation. »

Tout au long de la journée, les stimulations vont se poursuivre avec, à chaque instant, l'envie de créer des interactions. Ce sera le cas dès le début de la journée avec la visite aux animaux abrités sur le site, les oies, poules et autres ânes, en bordure du potager qui alimente les Héliotropes presque toute l'année. Distribution de graines et carottes au menu tout en restant vigilant comme lorsque Marie se glisse sur les fesses pour tenter d'aller boire l'eau des chèvres. Ce qui fait bien marrer les ânes

très en voix ce lundi matin. A l'atelier peinture, Laurence poursuit avec conviction ses traits au rouleau sur son œuvre qui éclate de couleurs et de beauté. « On voudrait le faire que nous n'y arriverions pas », sourit un des éducateurs. Marie, elle, plonge ses doigts dans la gouache pour jongler avec l'orange, le rose et le blanc. « Si des griffes apparaissent, c'est un signe d'énerverment », traduit un éducateur. « Encore de l'orange, là, et du jaune, là », précise Marie à Jacqueline qui verse un monticule de peinture à l'endroit indiqué.

Bruno, tente, lui, de traduire sa passion pour les trains. Mais il est nerveux et ne tarde pas à projeter dans la pièce tout ce qui lui tombe sous la main avant de porter des coups et de mordre. L'intervention des éducateurs est inévitable. Le jeune homme doit être maîtrisé et immobilisé comme ce sera le cas à trois reprises dans la journée. « Tout va bien on est là, on attend juste que tu te calmes pour te lâcher. » Dans l'urgence aussi, la parole reste de mise. Même si l'équipe est secouée, elle qui n'avait jamais dû intervenir de la sorte depuis la création du centre. « C'était nécessaire pour éviter qu'il ne se fasse mal mais j'espère que cela ira vite mieux car là, c'est chaud », résume un éducateur.

Sera-ce gérable pour la suite ? « Cela pose question, reconnaît la directrice. Nous devons en discuter entre nous et avec la famille. Nous avons dû être quatre pour qu'il ne blesse personne et ne se fasse pas du mal, c'est très compliqué sachant que nous n'avons que trois éducateurs à temps plein. » S'agissait-il d'une crise d'anxiété face à ce nouvel environnement ? Faudra-t-il revoir la médication ? Autant de questions qu'il faudra analyser avant de prendre une décision.

Rien de tel que la musique pour adoucir les mœurs. A l'atelier troubadour, chacun est invité à s'emparer d'un instrument, xylophone, tambourin ou tam-tam, et de choisir une chanson diffusée dans la foulée. De quoi faire fleurir des sourires, quelques mouvements saccadés et quelques paroles reprises en chœur au rythme des *Petits pains au chocolat* ou du *Roi Lion*. A l'atelier journal, tous sont invités à réagir à une photo d'eux durant les activités. « C'est moi et John sur un cheval », s'amuse Mélanie en se remémorant l'atelier d'hippothérapie. Un carnet de bord qui est envoyé tous les deux mois aux familles qui ont alors un instantané des activités de leur proche.

Des parents frappés au cœur

De manière générale, il existe peu d'institutions en Belgique ayant opté pour cette approche très individualisée focalisée sur les personnes à double diag-



A l'atelier peinture, Laurence poursuit avec conviction ses traits au rouleau sur son œuvre qui éclate de couleurs et de beauté.

© PIERRE-YVES THIENPONT.